

ELIZABETH CRANE

UNE FAMILLE HEUREUSE

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
BRUNO BOUDARD

PHÉBUS

Titre original de l'ouvrage :
We only know so much

© Elizabeth Crane, 2012.

Pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2013.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0778-3

*À papa, qui m'a répété tant de fois de devenir écrivain
que j'ai fini par l'écouter. Oh, tu me manques !*

*Et à Lois, pour toute ton attention, ton amour
et tes encouragements.*

UN

En ce moment, il y a quelques tiraillements dans la famille Copeland.

Tout d'abord, Priscilla est une garce. Ou du moins une peste. Une super peste. Écoutez, nous ne faisons que rapporter ce qui nous a été raconté. Peut-être que «garce» est un peu trop fort. Disons plutôt que son attitude est la plupart du temps déplorable. Dans l'état actuel des choses, les raisons n'en sont pas claires. Déjà, ses parents auraient été mieux inspirés de repenser ce prénom. Pas vrai? Il n'est pas très moderne. Et puis il a un je-ne-sais-quoi de garce. Il se peut qu'elle s'en soit rendu compte quand elle était petite. Elle est ainsi depuis sa naissance et – elle a aujourd'hui dix-neuf ans – ça n'a été qu'en empirant avec le temps. Comment réagir quand votre fille se conduit de cette manière? Personne ne veut croire que son gosse n'est pas la personne la plus charmante du monde, mais à bien y réfléchir, les gamines comme ça ne jaillissent pas de nulle part. Jean et son mari, Gordon, l'ont punie, évidemment, lui ont dit non, l'ont réprimandée, ce genre de trucs, mais rien n'a marché. Ils ont fini par en conclure que c'était tout simplement inné. Peut-être est-ce exact ou peut-être est-ce faux. Il est possible qu'elle tienne cela de son arrière-grand-mère.

Par transmission génétique ou autre. C'est juste une supposition. Et Priscilla se comporte partout de la sorte. À la maison, au travail, à l'école, partout. Si vous êtes serveur ou serveuse, espérons pour vous qu'elle ne s'assoira jamais à la table dont vous êtes en charge. Si cela se produit, elle renverra ceci ou cela en cuisine et, si vous avez le malheur de vous plier à ce rituel de serveur qui veut que vous vous présentiez, vous le regretterez amèrement, parce qu'elle vous interpellera si souvent par votre prénom que, lorsqu'elle s'en ira enfin, vous aurez envie d'en changer. Jean et Gordon ne l'emmènent presque plus jamais au restaurant. Dîner à la maison est déjà suffisamment pénible.

De façon étonnante, Priscilla a des amis – en réalité, c'est quelqu'un d'assez sociable, mais même ses copines savent qu'elle est caractérielle et ne se privent pas de jaser à ce sujet dans son dos. Priscilla voit ça différemment : elle est *honnête*, c'est tout. Bien sûr, sa mère lui a maintes fois fait remarquer qu'être honnête ne signifie pas forcément être impolie. Priscilla est jolie, pas la plus jolie fille du monde, mais jolie, et elle a du style, et puis elle espère faire de la télévision un jour. Pour l'heure, c'est un projet un peu nébuleux, en ce sens qu'elle ne sait pas précisément à quel titre elle aimerait apparaître à la télévision. Elle habite toujours le domicile familial et elle est employée depuis un an – depuis son bac – chez *Express*¹. Une longue année. Être actrice l'intéresserait plus ou moins, mais pas réellement : ce qui l'intéresserait réellement, c'est juste d'être Priscilla à la télé.

Le fils, Otis, est un gentil garçon de neuf ans, qui s'attelle à tous ses devoirs de maths aussitôt qu'il reçoit son nouveau manuel scolaire à la rentrée, juste parce qu'il aime ça. Une habitude contractée en CP ; il est en CE2 à présent. Otis aime les maths, aime résoudre des problèmes, trouver des solutions ; il est en quelque sorte incapable de s'empêcher

1. Chaîne américaine de prêt-à-porter. (*Toutes les notes, sauf mention contraire, sont du traducteur.*)

d'attaquer un autre exercice dès qu'il en a fini un et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il a terminé tous ceux proposés. Du coup, évidemment, il s'ennuie ferme le reste de l'année, mais personne dans sa famille ne s'en soucie, alors il s'occupe soit en concevant des grilles de mots croisés, soit en arrachant les pattes des insectes, des chenilles en particulier. Otis culpabilise un peu d'avoir cette manie, mais les jours où il est d'humeur à s'y adonner, c'est plus fort que lui. C'est pour cette raison que depuis quatre ans, Priscilla n'appelle plus son frère autrement que « le Taré », « Bébé taré » ou « Taré junior ». Otis doit son prénom à la société d'ascenseurs. Enfin, pas tout à fait : Jean ne l'a pas baptisé en référence à celle-ci ou dieu sait quoi d'autre, c'est juste qu'elle avait remarqué la plaque dans un ascenseur alors qu'elle était enceinte de lui et que la sonorité lui avait plu. Gordon n'a jamais su l'origine du prénom de son fils. Jean a appris à éviter les discussions.

Gordon n'est pas un mauvais bougre, mais c'est une espèce de Monsieur Je-sais-tout. Il aime parler des choses qu'il connaît. Souvent et longuement. Il n'y a là nulle condescendance de sa part, même si ses commentaires sont parfois interprétés ainsi. Loin d'être pontifiant, c'est au contraire quelqu'un qui sait toujours se montrer chaleureux et gai. À l'âge de dix ans, il avait passé un été à parcourir l'Europe avec ses parents, ce qui lui avait fourni une réserve inépuisable d'informations sur tout ce qui touche à ce continent. Il a un certain charme, dans le genre présentateur météo de chaîne locale. Il est bien peigné. Gordon a un diplôme en hôtellerie et une longue expérience de gérant de restaurants ; il prétend également avoir travaillé pour le FBI, avoir été détective privé et assistant hospitalier (ce dernier statut lui conférant l'autorité nécessaire pour débattre de divers aspects de la médecine et de la façon de diriger un hôpital, presque comme s'il était docteur en médecine). Au besoin, si la conversation le réclame, il convoquera le souvenir d'autres carrières et domaines d'études tout aussi brefs,

qui remontent soit au temps du lycée soit à des périodes d'intérim entre deux emplois de plus longue durée. Ce n'est pas tant qu'il soit impossible qu'il ait exercé tous ces métiers, même si cela ne semble guère probable, c'est plutôt que le champ de ses responsabilités est grandement exagéré, et qu'il se trouve juste avoir pris beaucoup de notes au cours de ses expériences. Mais depuis qu'il est marié, Gordon est cadre moyen au sein d'une chaîne de supermarchés régionale, poste qui lui offre une vaste connaissance de tous les produits, sans exception, vendus dans ces magasins ainsi que dans les enseignes concurrentes – en plus de son savoir en matière de marketing, de publicité et de service clientèle. Bref, pour résumer : on a pigé, Gordon, tu connais plein de trucs.

Autrefois, Jean avait *un potentiel énorme*. C'était ce que disait sa conseillère d'éducation, ce que disaient beaucoup de gens. C'était une élève qui obtenait les meilleures notes partout (encore qu'elle travaillait dur pour cela) et elle adorait la lecture plus que tout, mais ignorait à quoi pouvait servir une telle passion côté débouchés professionnels. À l'université, elle avait d'abord pris la bibliothéconomie comme matière principale, mais, trouvant les cours ennuyeux, elle avait changé pour les arts libéraux, puis avait décroché un poste d'assistante administrative au département d'anglais de la fac locale, qu'elle avait gardé jusqu'à la naissance de Priscilla. Elle était plutôt jolie fille – longue chevelure châtain avec une raie au milieu, silhouette élancée –, mais de ces filles qui passaient un peu inaperçues. Pour vous donner une idée : photo de seconde, période années soixante-dix, imprimée sur une brique de lait avec, en rouge, la mention DISPARUE. Sauf qu'elle n'a pas disparu. Elle n'avait jamais vraiment eu le sens du style ; elle observait les autres filles de l'école, avec leurs pattes d'ef en velours côtelé et leurs blouses en polyester aux couleurs assorties, mais au moment de courir les boutiques, elle était déroutée par l'éventail des possibilités et finissait généralement avec ce que lui avait choisi sa

mère : jeans Lee coupe droite et chemisier à col Claudine ou lavallière. Du coton. De l'écossais ; très fréquemment.

Jean s'est mariée jeune. Gordon avait, et a toujours, quelques années de plus qu'elle et Jean était excitée que quelqu'un avec autant de savoir puisse s'intéresser à elle. À l'époque de leur première rencontre, Jean n'avait jamais voyagé hors du pays, sa destination la plus exotique ayant été le parc de Yellowstone, alors elle trouvait incroyablement romantiques les anecdotes de Gordon sur les passages secrets des châteaux bavarois ou les parties de polo en Sardaigne. (En réalité, il n'avait jamais mis les pieds dans ces endroits ni assisté à ces événements ; il se contentait de raconter des histoires là-dessus.)

C'est juste après avoir obtenu sa licence que Jean avait fait la connaissance de Gordon, chez des copains communs à l'occasion d'une auberge espagnole. Leurs hôtes, son ancienne camarade de chambre Margot et son petit ami Paul, qui vivait avec elle, avaient préparé des spaghettinis accompagnés de sauce en bocal et de pain à l'ail, le genre de plat typique de ces soirées-là ; une autre avait apporté une salade et un flacon de vinaigrette Wish-Bone à l'italienne, alors qu'un autre encore était venu avec une bonbonne de vin de table fermée par une capsule à vis. À la vision de la piquette qui coulait dans les verres une fois la capsule dévissée, Gordon avait serré les dents : il avait pour sa part sélectionné deux bouteilles, du chianti pour le dîner – un sangiovese (Gordon est incapable de dire un mot étranger sans s'efforcer d'avoir la meilleure prononciation possible, habitude qui lui vaut les taquineries de ses amis, mais à laquelle il est attaché) –, et de la sambuca (avec des grains de café) pour accompagner l'entremets («Voilà qui devrait parfaitement s'accorder avec les différentes notes du dessert»), un tiramisu confectionné par ses soins, aux bords mouchetés de mousse de chocolat blanc en volutes et à la surface saupoudrée de fleurs de poudre de cacao réalisées avec un pochoir, le tout nappé d'un coulis de fruits

de la passion versé en arabesque. «Un jour, j'ai mangé quelque chose qui ressemblait à ça chez *O'Neal's Baloon* à New York.» Le spectacle de ce dessert était tellement surprenant que toute la tablée en était restée sans voix, tout en réprimant néanmoins une furieuse envie de rire. Au centre de chacune des huit parts étaient fichées de hautes gaufrettes cylindriques enrobées de chocolat blanc et couronnées par une violette. «La décoration est de mon cru.» Jean, en revanche, était absolument éblouie. Ce n'était pas censé être une soirée rencontres, seulement un repas entre jeunes étudiants fauchés fraîchement diplômés qui fêtaient leur nouvelle vie, mais Margot avait veillé à ce que Jean et Gordon soient assis côte à côte, au cas où. Et Jean avait été ravi, jugeant Gordon plutôt beau gosse, et encore plus avec ses histoires captivantes et ses avis éclairés sur une foule de sujets. Âgé de quelques années de plus que le reste du groupe, Gordon, après avoir enchaîné divers emplois «passionnants, mais aux perspectives limitées», venait d'être promu à un poste de rêve : sous-assistant du gérant d'une petite chaîne de supermarchés. «Pas en magasin.» En fait, Gordon avait beaucoup aimé travailler «en magasin», tant pour approfondir sa connaissance des produits que pour le contact avec les clients. Gordon s'était toujours considéré comme une personne de contact, même si beaucoup de gens ne partageaient pas cet avis. Mais il avait sans cesse voulu grimper les échelons, principale raison pour laquelle il avait pris ce travail au départ.

Ce premier soir, pendant le dîner, Gordon avait passé une heure à parler exclusivement à Jean, à évoquer sa toute nouvelle promotion et son intérêt pour la cuisine. Il ne lui avait posé que quelques questions élémentaires («Qu'est-ce que tu fais?») lui avait-il demandé, ce à quoi elle avait répondu qu'elle travaillait à la fac, mais, alors qu'elle allait développer, il avait déjà repris la parole pour discourir sur son amour de la lecture et sur ses auteurs favoris – tous deux admiraient *Vonnegut*). Mais il l'avait regardée droit

dans les yeux durant toute leur discussion, avait ri à son unique blague («Virginia Woolf entre dans un bar...»), lui avait affirmé qu'elle ressemblait à Katharine Ross, «en plus jolie, même», flatterie qui lui avait mis le rouge aux joues et qui était sa façon de lui dire qu'elle lui plaisait, puis il lui avait proposé de lui préparer un repas un de ces quatre, si «le cœur lui en disait». Jean avait donné son numéro à Gordon, qui l'avait appelée le soir même en prétextant avoir trop envie d'entendre de nouveau sa voix, ce qui la fit littéralement tomber en pâmoison. Après cela, Jean avait téléphoné à Margot pour avoir son avis. Margot avait flairé qu'il pourrait y avoir des étincelles entre eux, mais était réservée quant à la capacité de Gordon à pouvoir s'assortir avec qui que ce soit; elle pensait que c'était un mec plutôt bien qui n'avait pas encore eu le cœur brisé, ce en quoi elle avait raison. Elle dit à Jean que c'était «Super!» parce qu'elle croyait secrètement que, Jean étant quelqu'un d'un peu effacé, Gordon était peut-être ce qu'elle pourrait espérer de mieux.

Avant cela, Jean n'était jamais allée chez un homme pour un premier rendez-vous. Elle n'avait pas été entièrement convaincue que ce soit une bonne idée et savait qu'il aurait été légitime de sa part de refuser, mais elle ne voulait pas non plus que Gordon se sente éconduit. Elle l'aimait bien. La soirée se déroula pourtant sans anicroches et, même si Gordon ne manqua pas de citer chaque ingrédient ou étape du repas sans en oublier un seul, il s'appliqua au cours du dîner à poser plus de questions à Jean sur elle-même et en apprit davantage sur son amour des livres – encore qu'il apparut au fil de la conversation que, parmi leurs ouvrages de prédilection, ils n'avaient pas grand-chose en commun et Gordon fut étonné de découvrir le nombre de classiques que Jean ne connaissait pas. «Tu n'as pas lu *L'Adieu aux armes*? Ni *Madame Bovary*? Ni *Emma*?» Qu'une femme qui aime la lecture n'aime pas Jane Austen le déroutait; il supposa d'abord qu'elle devait être une mordue de romans

sentimentaux ou pire encore, mais en réalité elle préférait tout simplement des histoires et une langue plus modernes aux bals de village et aux échanges policés. Elle était fan de Carver, de Oates et de Paley, lui expliqua-t-elle, même de Pynchon, qu'elle admettait pourtant tenir pour ardu, et elle avait de tout temps adoré Salinger. Gordon s'était également plongé dans certains de ces auteurs et il appréciait que Jean s'intéresse à un tel éventail d'œuvres complexes, mais il dut rassembler toute sa volonté pour masquer sa déception à la mention de Salinger, qu'il avait toujours estimé surfait. Il fut tout aussi étonné, et impressionné, qu'elle ait lu et aimé *Lolita*, ayant invariablement supposé que la plupart des femmes ne le parcouraient « que de manière superficielle », mais quand il lui avoua cela, il prit soin de laisser tomber le « la plupart des femmes » de son commentaire, conscient que ce n'était pas la chose à dire. Alors, Jean se sentit fière de s'être hissée au niveau de raffinement d'un Gordon Copeland et, lorsqu'il la raccompagna chez elle en voiture, il lui affirma avoir passé un merveilleux moment et Jean vit qu'il était sincère et elle lui chuchota d'une voix timide qu'elle aussi et elle le laissa lui donner sur le pas de la porte un baiser fougueux qui l'émoustilla presque instantanément.

Dix jours plus tard, ils couchaient ensemble. Jean n'avait connu qu'un seul autre garçon avant cette nuit-là : son petit copain du lycée. Cela n'avait jamais été mémorable, juste une chose qu'elle tolérait et n'avait pas spécialement recherchée par la suite, finissant par se persuader qu'elle était disposée à attendre d'avoir rencontré quelqu'un avec qui elle serait plus sûre. Et avec Gordon elle était sûre. Elle avait entendu les gens parler de l'âme sœur et, bien qu'ayant jusqu'alors jugé le terme un peu vague – il lui évoquait l'image de siamois flottant dans l'espace, une sorte de parenté au sens propre du mot, mais une parenté mystique –, elle avait l'absolue certitude de l'avoir trouvée en Gordon. Son esprit, son corps et son cœur n'avaient jamais réagi de la sorte à une

autre personne et il lui semblait impossible qu'ils le puissent de nouveau. Gordon était stable, tout en restant ouvert au monde. Il lui déclarait qu'il l'aimait, ce qui était vrai (bien que par la suite cette déclaration ne soit plus prononcée qu'à intervalles irréguliers et imprévisibles, à des moments parfois inopportuns, comme dans le noir de leur chambre à coucher alors qu'elle enfilait son pyjama, selon une logique que seul Gordon comprenait), et elle avait la conviction d'éprouver la même chose, que pour la première fois de sa vie vibraient des parties de son être auparavant assoupies. En l'écoutant narrer ses pérégrinations, elle imaginait qu'il l'emmènerait dans ces contrées, qu'ils feraient l'amour dans les jardins de palais égyptiens, qu'ils séjourneraient dans des *pensiones* nichées au fond des rues pavées de petites villes italiennes, où ils dégusteraient dans leur lit des pâtes en buvant du vin, tandis que les rideaux de voilage flotteraient au vent, comme elle l'avait vu dans les films, qu'elle aurait une coupe courte à la Jean Seberg et qu'il la poursuivrait à travers Paris avant de la prendre contre un mur dans une ruelle, au crépuscule d'une journée grise et pluvieuse.

Mais en réalité, bien que leurs ébats amoureux aient été passionnés et excitants au début (Gordon, qui avait appris quelques trucs au fil du temps, tirait une certaine fierté de sa volonté de combler sa partenaire avant de prendre son propre plaisir et Jean, n'ayant guère été satisfaite par sa première expérience, était effectivement impressionnée), leurs voyages ne les avaient jamais emmenés plus loin que Mexico, où ils avaient passé leur lune de miel. Ils avaient gravi les pyramides de Teotihuacán, mais les marches étaient si étroites qu'il était difficile d'y prendre solidement pied et encore moins de s'y allonger en vue d'y faire l'amour sans risquer de glisser jusqu'au bas de l'escalier. Et pour couronner le tout, le discours de Gordon sur l'histoire de ces monuments n'avait pas contribué à rehausser la beauté de

l'instant pour Jean – elle avait envie d'admirer le panorama à couper le souffle, de la ressentir, cette histoire, pas d'en parler. Au cours des six mois qu'avait duré leur relation avant qu'ils se marient, Jean avait eu son compte de pots au bureau : Gordon aimait bien ses collègues de travail, lesquels paraissaient le trouver amusant, mais Jean n'avait jamais été très portée sur les soirées et autres cocktails, qu'elle passait généralement à hocher la tête en souriant. Elle préférait rester à la maison avec Gordon, où il était toujours possible d'espérer voir leur conversation se muer en un véritable échange. Moins de deux ans après, elle était enceinte de Priscilla.

Pendant la période qui avait suivi la naissance de Priscilla, le couple avait vécu un regain d'enthousiasme et de joie. Avant Priscilla, Jean avait fait, moins d'un an après leur mariage, une fausse couche tardive, épreuve qui l'avait naturellement anéantie et il lui avait fallu plusieurs tentatives avant de retomber enceinte. Alors, l'arrivée de leur petite fille, belle et en bonne santé, avait brièvement rapproché Gordon et Jean, une proximité plus grande encore qu'auparavant. Gordon avait assisté à l'accouchement et tout le reste, avait été « abasourdi par le miracle qu'était le système reproducteur de l'être humain », avait tendu, ébahi, à Jean la Priscilla visqueuse qui venait de naître et, trois minutes durant, tous deux avaient comme jamais partagé une communion muette, jusqu'à ce que Priscilla se mette à hurler. D'étranges sons bestiaux, à la fois éraillés et gutturaux, étaient sortis de cette minuscule forme de vie blottie dans les bras de sa mère et nul sein, nulle caresse, nulle berceuse ne devait parvenir à calmer cette enfant avant qu'elle ne soit enfin entièrement épuisée, comme chaque personne qui se trouvait à portée de voix, et parfois, même cela ne suffisait pas. Au cours de la première année, Jean consulta beaucoup plus souvent qu'indiqué le pédiatre, lequel diagnostiqua chez Priscilla le croup et des coliques, mais en dépit d'un traitement adéquat, c'étaient toujours des cris à n'en plus

finir. Lorsqu'elle fut assez grande pour prendre des aliments solides, elle mangea le strict minimum, refusant la nourriture, la recrachant ou la vomissant. Jean expérimenta tous les produits possibles dans toutes les combinaisons imaginables. Gordon tenta fréquemment d'apporter sa contribution et, même si cela éprouvait la patience de Jean, elle essaya toutes ses suggestions («on utilise les langes depuis la nuit des temps»), mais en vain. Les coliques et le croup diminuèrent jusqu'à disparaître au bout d'un an, mais Priscilla demeura capricieuse et prompte à brailler, à bouder et à jeter des objets dès qu'elle eut la force de les soulever. Jean lut tous les ouvrages qu'elle pouvait dénicher sur la manière d'élever les mômes, osa toutes les solutions, du partage du lit familial à la fermeté affectueuse, testa la nourriture «apaisante» et les jouets éducatifs conçus pour détourner l'attention des petits des stimulus négatifs. Gordon mit le holà lorsque Jean en vint à parler de psychologie infantile : les médecins avaient été catégoriques pour affirmer que Priscilla était une enfant parfaitement normale et en bonne santé, que certains étaient juste plus difficiles que d'autres, que cela lui passerait ; voilà ce que Gordon voulait entendre et il s'accrocha à cette idée. Néanmoins, Jean emmena en douce Priscilla consulter un pédopsychiatre, qui proposa certes quelques conseils pour le quotidien, mais qui, dans l'ensemble, partageait l'avis de ses confrères. Et bien sûr, quand Priscilla eut enfin cessé de hurler, elle resta malgré tout une gosse grincheuse, prompte à refuser de faire à peu près tout ce qu'on lui demandait – ou en tout cas, pas sans bouder. À trois ans et demi, elle commença à choisir elle-même sa garde-robe, rejetant la plupart des trucs de filles roses à fanfreluches, dans lesquels elle était pourtant si chou aux yeux de sa mère, pour leur préférer des coupes et des nuances d'une étonnante subtilité, ce jusqu'à ce que Jean se mette à acheter exclusivement ce genre de vêtements, sachant que Priscilla ne porterait rien d'autre, un point c'est tout.

Voir Priscilla atteindre l'âge d'entrer à la maternelle

fut alors un soulagement ; quant à l'école primaire, ce fut encore mieux. Jean avait honte de savourer avec un tel bonheur les moments où sa fille n'était pas à la maison : elle l'aimait, naturellement, l'aimait même au-delà des mots, mais les quelques heures où Priscilla s'agitait sous la garde de quelqu'un d'autre étaient des heures merveilleuses où elle pouvait se perdre dans ses livres adorés, l'un de ses passe-temps favoris, mais qu'elle avait mis de côté presque à la naissance de son enfant. Jean traversa aussi une période durant laquelle elle se plongea dans la littérature érotique, par l'intermédiaire d'une anthologie de nouvelles coquines qu'elle lisait et relisait inlassablement ; elle se découvrit soudain un intérêt pour la masturbation, apprenant à se donner du plaisir avec une certaine dextérité, douce façon de se libérer de la tension de la journée. Et cela aussi contribua inéluctablement à l'éloigner de son mari.

Après Priscilla, Jean avait scrupuleusement veillé à prendre la pilule, convaincue qu'un deuxième bébé ne serait pas d'un tempérament différent. Alors, lorsqu'elle tomba par accident enceinte d'Otis, presque neuf ans plus tard, elle passa le plus gros de ces neuf mois à redouter que ne se répètent les premières années de Priscilla. Inquiétude inutile. Otis était le contraire de Priscilla. Gordon avait été aussi ravi par cette grossesse-là que par la première ; il avait espéré un garçon, pour l'équilibre parfait, et avait visiblement effacé de sa mémoire les années croupesques de Priscilla, sans doute parce qu'il était au travail quarante heures de croup par semaine. Cette fois encore, Gordon assista à l'accouchement, qu'il voulut filmer car il regrettait trop de ne pas l'avoir fait pour Priscilla (Jean avait dit « Non » et, répondant à l'insistance de Gordon, avait ajouté : « Il n'y a même pas à en discuter »), mais de nouveau, Jean et Gordon vécurent un moment particulier dans la salle d'accouchement – à vrai dire plus qu'un moment, ce coup-ci.

Otis s'arrima au sein de Jean avec aisance et voracité sous le regard de Gordon, aussi émerveillé que s'il avait été en train de contempler la Vierge Marie en personne, après quoi Otis sombra dans un profond sommeil, tandis que Gordon s'allongeait aux côtés de sa femme et de son fils, satisfait et fier d'eux. Il caressa les cheveux de Jean, encore poisseux de sueur, et, l'œil humide, l'abreuva de divagations élogieuses, déclarant qu'il n'avait jamais été fêru de religion, mais qu'il était tellement reconnaissant pour cette chose qui lui semblait tenir du miracle, reconnaissant qu'elle ait accepté de lui donner un autre enfant, un fils qui portera le nom de Copeland, et Jean le sentit sincère. Mais Gordon, peu enclin à la concision, développa. Il imagina le périple à travers les voies génitales, expliquant à Jean : « Je sais que ce n'est pas facile pour la mère, évidemment, mais imagine ce que ce doit être pour l'enfant : c'est comme de lutter contre ces ténèbres immenses au bout desquelles, enfin, apparaît la lumière, une victoire ! » Sans surprise, c'est à ce moment-là que leur moment s'évanouit.

Gordon n'a guère changé. Il a conservé son habitude de concocter une fois par mois environ un repas gastronomique pour la famille, laquelle, en contrepartie, se voit inévitablement infliger la description détaillée de la préparation du festin, agrémentée de tout élément historico-culturel pertinent concernant les ingrédients et/ou le plat proprement dit. C'est surtout Jean qui fait la cuisine, à présent, mais même lorsque c'est elle qui est derrière les fourneaux, difficile d'échapper au commentaire historique. Aujourd'hui, si vous étiez invité à partager le petit déjeuner des Copeland et que vous vouliez complimenter Jean sur ses délicieux pancakes, il y a de fortes chances pour qu'elle ait à peine le temps de vous répondre merci avant que Gordon embraie sur une tirade du genre : « Est-ce que vous saviez que l'origine des pancakes remonte aux temps préhistoriques ? On utilisait

alors des farines de grains secs, riches en glucides, que l'on cuisait sur des pierres chauffées ou dans des pots en terre cuite. L'étymologie du mot date de 1430 ! Bien sûr, il existe des variantes régionales de pancakes partout dans le monde. En Allemagne, par exemple, ils sont souvent préparés avec des pommes de terre ; au pays de Galles, avec de la farine d'avoine. Dans certains pays asiatiques, les pancakes sont confectionnés avec des galettes de riz fermenté et servis avec des pickles ! Vous imaginez ça ! Des pickles ! Et puis il ne faut jamais confondre une crêpe et un pancake traditionnel : malgré leurs similitudes, ce sont deux produits différents, mais alors très différents. Même s'il est exact que l'un comme l'autre peuvent être servis avec une garniture soit sucrée soit salée, et non simplement avec du sirop d'érable, ainsi que les consomment généralement les Américains. »

Gordon a une élocution très précise, prononçant chaque syllabe ou chaque lettre, et, à sa façon d'utiliser le mot « Américains », on pourrait croire qu'il n'en était pas un lui-même. Il se peut que Jean prenne ses réflexions sur la cuisine étasunienne pour les insultes voilées qu'elles sont, mais elle se garde de relever que c'est comme ça que les gosses et elle l'aiment. Au lieu de cela, elle pince sa bouche en un petit cercle serré qu'elle imagine passer inaperçu, alors qu'en réalité, Otis remarque cette grimace. Dans la première phase de son amour pour Gordon, la propension de celui-ci à disserter sur tous les sujets n'avait pas dérangé Jean, même si elle n'avait pas manqué de s'apercevoir qu'il était toujours content de prodiguer son savoir à toute personne qui se trouvait à proximité. Après un certain temps, une petite fenêtre qui donnait sur le futur s'entrebâilla fugitivement dans son esprit sur le fol espoir que la volubilité particulière de Gordon finirait peut-être par s'assécher avec le temps, mais elle laissa cette fenêtre se refermer tout aussi rapidement. Solution : au bout de plusieurs années, Jean cessa simplement d'engager avec Gordon toute conversation n'ayant pas trait à des préparatifs communs pour

des projets; elle s'abstint de tout commentaire anodin susceptible de lui offrir une ouverture. S'occuper de Priscilla absorbait déjà toute son énergie émotionnelle.

Et donc, lorsque Jean rencontra un autre homme quelque dix-sept ans plus tard, vous imaginez bien qu'elle avait besoin de souffler un peu.

James, l'amoureux de Jean, est un homme bien (malgré un passé de dépressif que Jean ignore et pour lequel il est soigné depuis longtemps par une combinaison de médicaments et de psychothérapie qui semble bien fonctionner). Il enseigne l'art au lycée public et lui aussi s'intéresse à Jean, mais de manière normale : leurs discussions sont de vrais échanges. Lorsque Jean l'avait vu pour la première fois, au club de lecture auquel elle appartient, elle l'avait trouvé bel homme, avec ses épaisses boucles châtaines est ébouriffées; il émanait de lui une impression de douceur, avec un léger moelleux au niveau de la taille, un regard chaleureux. Elle n'avait pas eu envie de le prendre aussitôt à même le sol ou quoi que ce soit de ce genre – cela devait arriver bien plus tard, après avoir fait plus ample connaissance avec lui, encore qu'elle ne soit de toute façon pas du style prendre-quelqu'un-à-même-le-sol. Le principal truc, avec James, était que Jean éprouvait quelque chose qu'elle ne se rappelait pas vraiment avoir éprouvé avec Gordon. L'impression d'exister aux yeux de quelqu'un? Était-ce cela? Elle n'en était pas sûre, mais elle avait la sensation que c'était bien, alors que de toute évidence c'était mal. Le groupe avait, de mauvaise grâce, lu *La Conjuración des imbéciles*, le choix de James, et quand Jean avait timidement hasardé un avis – que ce livre lui avait fait voir l'art et le destin d'une nouvelle manière –, James avait répondu par un commentaire dont la longueur égalait presque la profondeur, amorce des réflexions à venir.

Naturellement, Jean ne s'engagea pas dans sa relation extraconjugale à la légère et James non plus. Ils restèrent

simples amis pendant un long moment avant de devenir plus ; ils discouraient abondamment de leur sentiment de culpabilité et de honte, avaient même évoqué l'idée de tout arrêter, mais sans jamais vraiment parvenir à s'y résoudre. Personne n'était au courant. Personne n'aurait jamais soupçonné Jean d'avoir une aventure, et encore moins Jean.

Tout avait commencé de façon assez innocente, ils avaient pris deux ou trois fois le café ensemble après les réunions du club, rien de bien méchant. Ben voyons... Ce n'est pas entièrement vrai, il y avait des étincelles et ils le savaient tous les deux. Ils n'ont jamais dit à qui que ce soit qu'ils allaient prendre le café tous les deux. Cela dura ainsi un an encore avant que les choses évoluent : ils se retrouvèrent alors une fois par mois pour le café, bavardant pendant une heure ou deux de tous les sujets possibles et imaginables. Jean confia à James la distance qui s'était installée dans son mariage tandis que James lui parla de la longue liaison qu'il avait eue et qui s'était achevée douloureusement quelques années plus tôt – la femme l'avait abandonné du jour au lendemain et avait quitté l'État pour aller vivre avec un autre homme, sans vraiment fournir d'explications. Jean trouvait inimaginable que l'on puisse quitter un homme aussi charmant, ressentait dans sa poitrine un je-ne-sais-quoi qu'elle se souvenait à peine d'avoir vécu, se remémorait vaguement avoir ressenti ce même je-ne-sais-quoi pour Gordon au début de leur relation, mais sans arriver à s'y raccrocher. Elle savait seulement que, depuis quelque temps, elle se nourrissait de plus en plus de ce sentiment. Elle se répétait que James et elle ne faisaient rien de mal, qu'ils prenaient juste le café ensemble, s'envoyaient peut-être quelques e-mails de temps à autre, un par semaine ou par quinzaine, tous les deux jours, chaque jour, plusieurs fois par jour, jusqu'à ce qu'il finisse par lui écrire un matin : *Tu es un magnifique arbre en fleur et je suis un oiseau fatigué qui cherche son nid.*

Le lendemain de ce courriel, James prépara un pique-nique pour Jean ; ils descendirent au lac. Il vint avec son

chien, Mott the Hoople, un mastiff géant au pelage bringé. Mott n'aimait rien tant que se jeter à l'eau pour courir après un oiseau, puis revenir s'allonger pour le reste de l'après-midi aux côtés de James en étendant ses longues pattes. Comme d'habitude, leur conversation tourna autour des livres, de l'art et de la vie, puis James avoua qu'il n'était plus capable de taire ses sentiments pour Jean, alors ils s'embrasèrent et se tinrent la main, burent du vin en mangeant du fromage et des figues, sans qu'elle ait à supporter un exposé sur la provenance du vin ou du fromage ou des figues, et ils s'assoupirent un moment tous les trois et ce fut pratiquement la plus belle journée qu'ait jamais connue Jean. Ils devinrent amants peu après.

Il est donc ici question d'amour – c'est indéniable –, d'un véritable amour entre Jean et James, ignoré de tous, mais c'est une sorte de joie douce-amère pour Jean, elle qui a enduré pendant si longtemps Gordon et son flot d'informations. Et puis personne dans sa famille ne s'intéresse suffisamment à elle pour avoir remarqué quoi que ce soit. Enfin, en dehors d'Otis, dont les facultés d'observation sont un tantinet au-dessus de la moyenne pour un enfant de son âge, mais comme ses facultés de communication sont toujours du niveau de CE2, il n'en souffle mot. Non qu'il sache ce qui se passe précisément avec sa mère. C'est plutôt qu'il s'est aperçu que sa maman avait un comportement quelque peu bizarre depuis un certain temps, alors que son père et sa sœur sont trop absorbés par eux-mêmes pour s'en être souciés.

DEUX

Les Copeland habitent la petite ville universitaire du Midwest où Gordon et Jean sont nés et ont grandi tous les deux. Ils résident dans une maison du XVIII^e siècle de belles dimensions, avec un terrain de plus d'un hectare et demi pourvu d'un petit étang peuplé de poissons rouges, qui avait appartenu aux grands-parents de Gordon quand il était petit. Celle-ci est assez proche du centre et c'est la plus grande propriété du voisinage. À l'époque où la localité avait été créée, tout le monde possédait de vastes parcelles, dont un grand nombre accueillait des fermes, mais la plupart de leurs voisins avaient depuis longtemps morcelé les leurs. Pas les Copeland. Quand les petits-enfants et les arrière-petits-enfants étaient jeunes, cet hectare et demi était en quelque sorte leur parc privé, où tous se retrouvaient pour les vacances, les réunions de famille et les mariages, où ils faisaient du canoë, pêchaient et couraient pieds nus dans l'herbe pendant l'été, tandis que l'hiver était consacré au patin à glace, à la luge et aux batailles de boules de neige.

Gordon et Jean avaient eu d'âpres discussions sur la question d'y emménager. Avant cela, ils vivaient dans un pavillon en demi-niveaux, de style ranch, qu'ils avaient acheté un an après leur mariage et qui avait conservé

des éléments décoratifs du début des années soixante-dix (papier peint vert olive dans les toilettes de l'entrée, moquette à poils longs dans le petit salon), lesquels restèrent en place après leur départ. Jean avait toujours aimé cette maison. C'était la sienne. Toutefois, le problème était le suivant : Theodore, le père de Gordon, était atteint de la maladie de Parkinson depuis plusieurs années ; son épouse, Laura, était alors toujours vivante et bien portante ; quant à Theodore, il était encore capable de se débrouiller sans difficulté. Mais à l'heure de la retraite, le couple s'était installé chez les parents de Theodore ; comme le bâtiment avait déjà été agrandi deux fois, il y avait largement de quoi les loger, et puis Theodore voulait que ses parents demeurent chez eux, où il pourrait prendre soin d'eux aussi longtemps que possible. Malheureusement, la femme de Theodore devait décéder brutalement environ deux ans après leur emménagement, et peu de temps après Baron, le grand-père de Gordon.

Et comme, chacun à sa façon, Theodore et Vivian – sa mère, aujourd'hui âgée de quatre-vingt-dix-huit ans – devenaient de plus en plus invalides, Gordon parvint à convaincre Jean de déménager pour qu'il leur soit plus aisé de s'occuper d'eux. Il promit à Jean de rénover la cuisine et suggéra un logement séparé pour les anciens, de plain-pied et avec un accès handicapés. « Financièrement, argumenta Gordon, cela n'aura aucune incidence pour nous ; ils ont tous les deux effectué de bons placements et ont largement de quoi se payer une aide à domicile jusqu'à la fin de leurs jours s'il le faut. » Conscient d'avoir eu une enfance privilégiée, Gordon voulait faire aussi bien pour sa propre famille que ses parents, pensait-il, l'avaient fait pour la leur. Jean ne pouvait qu'être d'accord avec lui, mais l'un des détails que Gordon avait omis de citer était que ce serait à coup sûr elle qui supporterait principalement ce fardeau et que vivre là-bas signifierait à coup sûr que le choix de passer à l'aide à domicile serait repoussé aux calendes grecques.

Jean s'abstint également de signaler qu'elle avait toujours senti une tension palpable entre Theodore et Vivian. Des décennies durant, Vivian s'était laissée aller à des critiques continues, bien que voilées, sur le choix de Laura comme épouse (plus jeune, Laura avait eu un mariage «annulé», un mot sur lequel Vivian s'attardait, comme si c'était le scandale ultime, avant d'ajouter un commentaire du genre : «Oh, mais elle est charmante, vous savez»). Elle ne se priva pas non plus d'exprimer sa déception d'avoir vu son fils se passionner dans sa jeunesse pour la musique et pour la photographie, au lieu de reprendre la bijouterie que son mari avait fondée à la force du poignet. (Theodore finira *quand même* par reprendre le commerce, ce qui fera brièvement remonter son fils dans son estime, mais quand il décidera, après la retraite de son père, de se consacrer à l'activité optométrie du magasin pour revendre la partie joaillerie, Vivian en concevra un dépit sans bornes.)

Gordon paraissait ne pas se rendre compte de la crispation qui existait entre sa grand-mère et son père, choisissant de favoriser la vision idyllique de la vie familiale qu'il avait connue pendant son enfance et – malgré la sage circonspection de Jean – il se berça de l'espoir qu'habiter avec eux ne poserait aucune difficulté. Comme d'habitude, Jean garda ses doutes pour elle. Elle avait toujours adoré le père de Gordon, mais sa grand-mère semblait manifester pour elle le même mépris qu'envers Laura. (Grosso modo, peu de personnes ou de choses nées après 1935 trouvaient grâce aux yeux de Vivian, même si ses commentaires étaient immanquablement lâchés d'une voix mélodieuse.) Jean avait par conséquent des inquiétudes fondées quant à l'idée de vivre sous le même toit qu'elle. Vivian assura vouloir qu'ils se sentent ici chez eux, mais il apparaîtra bien vite que cette affirmation n'était pas entièrement sincère. Néanmoins, le déménagement se fit. Jean supprima le vestibule pour agrandir la cuisine afin de pouvoir y mettre une table et des chaises, abattit une grande partie du mur arrière pour créer

une immense baie vitrée qui donnait sur le jardin et l'étang, puis ajouta une extension claire et spacieuse destinée aux Copeland seniors, entièrement équipée pour les handicapés et pourvue d'un accès facile au bâtiment principal. Ce logement possède sa propre kitchenette, où ils prennent souvent le petit déjeuner et le déjeuner, même si la plupart du temps toute la famille mange ensemble dans la maison.

Dans les années qui suivirent leur emménagement, le Parkinson dont souffrait Theodore se développa de diverses manières. Il peut toujours marcher, mais, son équilibre étant flageolant, il préfère se déplacer cahin-caha en s'aidant de son déambulateur ou à bord de son fauteuil roulant. Depuis un an environ, il porte autour du cou un fil auquel est accroché un boîtier muni d'un bouton qu'il lui suffit de presser pour appeler l'hôpital en cas de chute ou de blessure s'il est seul dans une pièce. Éprouvant quelques difficultés à projeter sa voix, il s'exprime beaucoup moins qu'auparavant. On lui demande fréquemment de répéter, ce qui finit par le lasser, alors, à moins qu'il n'ait réellement envie de faire l'effort, il prend le parti de simplement écouter. Sa faculté à se remémorer les événements d'un passé lointain est demeurée impressionnante. Theodore a toujours été grand lecteur et collectionneur – de timbres, de pièces de monnaie, de vieilles cartes postales – et il est resté un photographe amateur passionné, ce depuis l'âge de douze ans, quand il avait eu son premier appareil, un Brownie acheté par sa mère (cadeau qu'elle niera par la suite avoir offert). En général, il est encore capable de reconnaître la famille. De temps à autre, il lui est arrivé de prendre sa mère pour son épouse, mais il est enclin à ne considérer cela que comme une étourderie et les autres ignorent bien volontiers cette évolution pour le moment. Un matin, il demanda à Gordon quel était le métier de son père. «Il était optométriste», répondit Gordon. «Oh, exactement comme moi!» répliqua Theodore. Quand Gordon fit alors observer que Theodore *était* son père, celui-ci afficha un sourire ironique.

«C'est ce que prétendait ta mère, en tout cas.» Son visage est aujourd'hui légèrement plus figé et moins expressif que par le passé, mais ses yeux vert clair pétillent avec la même malice qu'autrefois. Il s'était toujours beaucoup consacré à Priscilla et à Otis, leur lisant des histoires, emmenant Otis à la pêche sur son canoë, et les deux petits-enfants l'adorent ; il est pratiquement le seul membre de la famille pour lequel on pourrait dire que Priscilla ne cache pas son adoration, bien qu'elle passe peu de temps avec lui désormais.

Le plus grand changement, chez Theodore, c'est son manque d'intérêt pour ce qu'il aimait tant jadis, les livres trônant au sommet de la liste, suivis par les westerns et quelques émissions de télé ringardes. Il s'occupe toujours de certaines de ses collections ; il possède une boîte de médailles commémoratives qu'il se délecte à fouiller – elles sont à l'effigie de compositeurs célèbres – et, comme il a tendance à oublier qu'il vous les a déjà montrées, il recommence encore et encore, un problème pour lequel la famille n'a pas réussi pour l'instant à définir de protocole particulier. Gordon, par exemple, ne dit rien du tout et se contente le plus souvent de s'éloigner pour aller faire autre chose. Otis, lui, s'assoit invariablement avec son grand-père, à tel point qu'il a mémorisé tous les visages des musiciens. Il préférerait s'adonner à une autre activité, comme élaborer une grille de mots croisés, mais ne sait quel prétexte inventer. Si Priscilla aperçoit son grand-père avec sa boîte de médailles, elle tente juste de quitter la pièce avant même qu'il n'y entre. Vivian est la seule qui, sans prendre de gants, explique à Theodore qu'elle les a déjà vues, en lâchant par les narines une expiration impatiente qu'elle ne s'efforce pas vraiment de dissimuler. Naguère, Theodore aurait réagi d'une manière ou d'une autre à l'agacement de sa mère, ne serait-ce que par quelques mots. Mais depuis sa maladie, il se borne à insister. « Celle-ci aussi ? La Monteverdi ? » Un simple « Oui, Theodore » suffit rarement à l'empêcher de répéter cette question pour la Mahler, et aussi la Brahms, parfois même

pour la Chopin et la Liszt, et c'est à ce moment-là que l'embarras de Vivian devient trop pénible et qu'elle s'excuse avant de quitter la pièce. En ce qui concerne les situations déplaisantes, Vivian manifeste un très haut degré de déni.

Ces temps-ci, la curiosité de Theodore se concentre sur les lumières autour de l'étang, sur le continu spectacle de la nature qu'offre leur terrain (le reste de la famille apprécie également ces instants *Oh-regarde-le-chevreuil*, mais Theodore est capable de rester assis des heures durant à contempler cette vue par la fenêtre) et sur les tas de rocaille, dans lesquels il discerne mille choses. L'année précédente, à l'époque des vacances, il avait découvert une pierre qui évoquait plus ou moins la Vierge Marie tenant le petit Jésus (et c'est vrai), dont il avait fait l'élément central d'un diorama réalisé à partir d'une boîte à crayons vide, abritant une crèche de cailloux qui mettait en scène Joseph, les Rois mages et un mouton. En dehors de la Vierge et du petit Jésus, les autres personnages réclament un certain effort d'imagination de la part de l'observateur lambda, auquel Theodore montrera alors avec plaisir les turbans des Rois mages, le gravillon qui représente l'encens (il cherche encore celui qui sera parfait pour la myrrhe), et cætera. (Cet intérêt pour l'épisode de l'étable ne relève pas d'une quelconque préoccupation religieuse de la part de Theodore. Il voit ce qu'il voit, c'est tout.) Impossible de compter le nombre d'heures qui ont été nécessaires à l'étude, à l'aménagement et à la présentation finale de cette crèche, mais, en dehors d'un géologue, difficile d'imaginer quelqu'un d'autre que Theodore se consacrer avec autant de ferveur à une boîte de pierres. L'avantage de tout cela, si tant est qu'il y en ait un, en particulier pour lui, c'est que Theodore a réellement l'air aussi heureux que d'habitude – et Theodore a toujours été une personne heureuse, comblée.